

Renaud Camus

Le Département de la Lozère

Avec un Index des noms de lieux
et des personnages cités

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*pour Max, O Guesa Errante,
à la princesse Magali,
au grand hetman Melchior
Wysuj de Carvalho tous,
Lozériens des feuilles
et des eaux ruisselantes,
souteneurs acharnés de bancels,
gardiens de tombes inconnues*

(la vie loin de Wysuj...)

Le juge :

*– N'avez-vous pas au moins quelque remords
de vos crimes ?*

«Esprit» Séguier :

*– Mon âme est un jardin plein d'ombrages et
de fontaines.*

L'Enchantement de La Baume

Le jour était bas, le ciel était lourd, l'horizon dégagé cependant : landes, la lande, un ruisseau qu'on devine à la seule et sinueuse dérobage de l'herbe, sous l'arc lent du regard plissé, en lisière à l'avant des bois. Et partout la roche affleurant : c'est justement ce que veut dire *la baume*, paraît-il.

Pour circonscrire comme ils peuvent la pure étendue pâle, jaune et verte, humide, des plateaux, les *signaux* ne sont épaulés, à distance, que par les *trucs* – ainsi nomme-t-on volontiers par ici les sommets : signal de Randon, signal de Finiels, signal de Mailhebiau, truc de la Garde, truc de l'Homme, et ce favori de tout le monde, au moins d'appellation, *le truc de Fortunio*.

*Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer...¹*

Ces éminences sont peu marquées, pour la plupart, leurs courbes lentes à s'émouvoir, depuis les hauts plateaux. De toute façon la moindre est à des lieues de ces balustrades grivelées de lichen, à La Baume, où l'on s'appuie d'une main distraite, l'autre en visière ; suffisants renflements du territoire offert, néanmoins, pour que la contemplation éblouie, malgré ces étendues désertes, ne se perde pas tout à fait.

Rien ne se perdait, ce jour-là. L'œil, pour une fois, s'habitait tout entier. *Voir* revenait sur vous pour vous faire éclater d'une sorte d'allégresse inexplicable et grise, lumineuse ; et pour vous épandre entre les horizons, vous aussi, d'ailleurs sans précaution particulière.

Les choses, et l'air lui-même, avaient leur juste poids dans l'air et dans l'espace, la légèreté que donne le familier usage des siècles, la transparence exacte de l'instant. Un mutisme nerveux était le paysage : goguenard, à la fois, bienveillant mais altier.

Il plut, replut à peine, plut encore : pas de quoi courir entre les gouttes, vraiment, ni s'affoler sur la bruyère.

1. *La Chanson de Fortunio*, d'Alfred de Musset, mise en musique par André Messager dans sa comédie lyrique en quatre actes, *Fortunio*, 1907.

Le temps manquait un peu, bien sûr : il fallait être le soir à Clermont, je me souviens – or c'est un autre univers ; et voir avant cela Nasbinals, le lac de Saint-Andéol, Aumont-Aubrac, Saint-Chély, deux ou trois autres noms qui réclamaient leurs pierres, eux aussi, leurs visages, leurs propres ciels de lauze, ou soudain balayés. Mais c'est l'essence du temps que de manquer tout le temps, n'est-ce pas, pour le résident sur la terre ; au moins quand il est en éveil, vigile de lui-même, et sachant que ses jours sont comptés...

Les jours sont comptés large, à La Baume. On pense à ce mot du Bernin, convoqué de Rome à Paris pour le Louvre : « Ne me parlez de rien de petit ! » Le Gévaudan serait en droit de formuler la même exigence, tant il s'y plie le premier, naturellement ; car en Lozère¹ rien n'est petit – surtout

1. Le département de la Lozère correspond à peu près à l'ancien Gévaudan, un nom qui lui-même, comme la plupart des termes géographiques de longue et riche existence (la Gascogne, la Guyenne, etc.), a recouvert et recouvre, selon les époques et les auteurs, des réalités et des territoires très différents.

Le Gévaudan était-il tout à fait une *province* ? D'aucuns paraissent en juger de la sorte, tandis que pour d'autres c'était seulement une sous-partie du Languedoc, ce qu'on appelait dans l'ancienne France un *pays*. D'autres encore, plus rares, le rattachent à l'Auvergne. Ainsi l'édition la plus récente du *Grand Larousse encyclopédique* en donne cette définition extrêmement étroite : « Région du sud de l'Auvergne (Lozère), entre la Margeride et l'Aubrac. » C'est le limiter à peu près à la Terre de

pas l'âme, même pas la nôtre. Tout *croît*, sur ces plateaux pierreux ; sauf, il va sans dire, la courbe de population, la production industrielle, et la vigne, le blé, le maïs, les « cultures nobles », comme les désignent avec envie les Lozériens – sans songer que la culture la plus noble, c'est encore l'aire de leur regard, la largeur sans pareille de leurs vues, de leurs voies, de leurs champs, la mesure sans mesure de leur pas...

*

Le Versailles du Gévaudan : telle est l'expression consacrée, à titre au moins publicitaire, pour le château de La Baume, le plus beau du département. Or c'est un peu beaucoup dire, à vrai dire ; et les deux noms jurent un brin, il faut l'admettre.

Peyre, ou à l'antique *Civitas Gabalitana*, cité des Gabales, dont la capitale était Anderitum, aujourd'hui Javols.

Il est plus usuel de considérer que l'Aubrac et la Margeride sont elles-mêmes des sous-parties du Gévaudan (et aujourd'hui de la Lozère, donc), de même que les Causses et les Cévennes. Cependant, dans cette dernière région, le sentiment d'appartenance au Gévaudan est pratiquement inexistant, bien que ce rattachement soit historiquement attesté. Renforcée par la spécificité religieuse (le protestantisme), l'identité cévenole est si forte que les habitants de ces contrées ne se sentent pas très lozériens, même ; et souvent plus proches de Nîmes ou d'Alès que de Mende.

Le plus simple est d'assimiler le Gévaudan à l'ancien diocèse de Mende, les évêques de Mende ayant été pendant des

La famille de Grollée, pourtant (ici un peu d'histoire amusante), la famille de Grollée, qui édifia les bâtiments qu'on voit – leur porche inattendu d'hôtel du faubourg Saint-Germain, leurs hautes croisées, leurs longues façades sur le parc, le vide –, la famille de Grollée était on ne peut mieux en cour, environ le temps gai de la jeunesse du Roi-Soleil. César de Grollée, par exemple, *le grand César*, dont la vie ne serait que procès, rapines, abus de pouvoir, et dont la main fut toujours lourde et sans pitié, sur ses tenanciers de l'Aubrac et de Peyre, passe pour avoir été le parrain en haut lieu, et même dans le saint des saints, de sa cousine auvergnate et pauvre, Angélique de Scoraille : « Sotte comme un panier, dit aimablement Mme de Sévigné, mais belle comme

siècles « comtes du Gévaudan ». C'est dans cette acception-là que le Gévaudan coïncide *grosso modo* avec l'actuel département de la Lozère, à ceci près que Saugues et ses environs ont été détachés de l'ancien diocèse pour former un canton de la Haute-Loire, tandis que Villefort et Merueys étaient rattachés à la nouvelle préfecture, au contraire, alors qu'ils appartenaient respectivement aux diocèses de Viviers et d'Alès.

Un autre point délicat, c'est que le département tire son nom du mont Lozère, incontestablement masculin. Il aurait donc semblé plus logique de dire *le* Lozère. Mais le féminin l'a sans retour emporté, peut-être à cause de la désinence. Il y a bien sur le mont Lozère un ruisseau qui à quelques centaines de mètres alentour est connu comme *la* Lozère, mais il ne saurait être éponyme. C'est un affluent d'affluent d'affluent de l'Altier, et sur d'autres parties de son cours, ou les mêmes, il est désigné comme le Blachos, ou le Pomaret.

un ange.» Elle serait bien vite duchesse de Fontanges, on le sait : c'est dire jusqu'où elle se serait élevée dans la faveur souveraine – trop brièvement, hélas, pour les siens et pour elle. Elle meurt à vingt ans, à peine relevée de couches, ravagée par la petite vérole : «Tuée dans le service», écrit encore la marquise, toujours aussi délicate.

Puis après la Belle... Car Versailles s'est de nouveau beaucoup soucié du Gévaudan, un siècle plus tard, au temps de la fameuse *Bête*¹ ; même Louis XV vieillissant, «usé par les plaisirs», comme disent vertueusement les vieux livres d'histoire, et qui en effet avait d'autres chats à fouetter, ne serait-ce qu'en son Parc-aux-Cerfs, finit par trouver que cet animal exagérait, qui lui dévorait ses petits paysans à demi sauvages (au moins dans son esprit), sur cette lande inimaginable (au moins du salon de l'Œil-de-Bœuf) ; et par s'agacer qu'on en tirât des sujets de libelle, contre ses intendants et sa maréchaussée, des chansons à dormir debout – et même à ne pas dormir du tout –, des contes à chair de poule, en attendant les opéras, les mélodrames ou les ballets².

1. La Bête du Gévaudan, probablement un grand loup, ou plusieurs loups, fit des dizaines de victimes, entre 1764 et 1767.

2. *La Bête du Gévaudan*, mélodrame en trois actes de Pompigny, musique de MM. Quoisin et D***, ballet de M. Millot, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 25 juillet 1809.

Sa Majesté dépêche en ces déserts venteux, à contrecœur, un homme qui lui était précieux : Antoine de Beauterne, son porte-arquebuse, louvetier, lieutenant de ses chasses – plus habitué sans doute aux carrefours galants de Rambouillet ou de Meudon qu’aux tourbes glacées de Malbouzon, de Serverette ou de Grandrieu. Le monstre, comme à son habitude, avait cent têtes. Le dernier loup fut tué en 1767, le 19 juin exactement, par un paysan dont on a pieusement conservé le nom, *Jean Chastel* ; et même le surnom, *Masco*, c’est-à-dire le *sorcier* mais aussi le *masque* : *persona, pessoa, personne...*

Nous reviendrons sur lui, probablement : car voyager, c’est toujours revenir, se frayer des sentiers de traverse, tourner en rond, ouvrir des notes en bas de page, ne pas choisir, ne pas renoncer aux chemins, battre la campagne, et semer de petits cailloux, des lettres et des noms, dans l’infinie forêt des associations.

Toujours est-il qu’on se plaît à en frémir encore, de cette Bête, en Lozère : elle a sa statue dans Marvejols, par le même sculpteur que celle de Henri IV¹, à trois cents pas de là. Et les loups sont de retour au col des Issartès : mais c’est dans un parc aménagé pour la visite, et ils sont importés de Mongolie...

1. Auricoste.